

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 75 (1946)

Heft: 3-4

Buchbesprechung: Le message de Gertrude à notre temps

Autor: Dupraz, Laure

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le message de Gertrude à notre temps

Dans les quelques lignes consacrées aux deux premières parties de *Léonard et Gertrude*, à la fin du premier des dix volumes de l'œuvre de Pestalozzi¹, M^{me} Bosshart, l'un des éditeurs de la collection, fait observer avec raison que ce roman villageois est à l'œuvre entière de Pestalozzi ce qu'une ouverture est à un opéra. Tous les thèmes des œuvres ultérieures y sont contenus ; il demeure une mine inépuisable pour qui veut se familiariser avec les idées du grand pédagogue. Il vaut donc la peine de s'y arrêter. Le texte — plus d'un millier de pages — est malheureusement difficilement accessible au lecteur français, car il n'existe pas de traduction complète de l'ouvrage. Comme le fait observer M. Pierre Bovet, « la première partie (celle-là seulement) de *Léonard et Gertrude* a paru à Berlin en 1783, puis en 1827 à Lausanne dans une nouvelle traduction, (on se doute qu'elle n'est plus en vente)² ». Aussi, pour les citations que l'on trouvera dans les pages qui suivent, avons-nous dû traduire nous-même Pestalozzi et nous l'avons fait en utilisant l'édition que P. Baumgartner a donnée en 1944³.

Tout au long de ses quatre parties, ce roman esquisse l'histoire d'un petit village, Bonnal, semblable à beaucoup de petits villages du Plateau suisse, avec une vieille église, un cimetière autour de l'église, une place communale, une fontaine près de laquelle se rassemblent les commères, un village comme les autres, à l'ombre des noyers, des tilleuls, avec des arbres fruitiers près des maisons, encadré de champs de blé, dans lesquels tout à coup se dresse un chêne, de prairies, de forêts, de hêtres et de sapins, un village situé dans un paysage de collines qui vont s'adosser à la montagne, dans le voisinage d'une rivière qui miroite au soleil couchant et s'en va tout là-bas, jusqu'aux hauteurs bleues qui barrent l'horizon⁴. Les habitants de ce village sont pour la plupart semblables à beaucoup d'êtres humains, les uns faibles, les autres méchants, le plus souvent par inconscience, par lâcheté ou par terreur du sous-bailli, Hummel — le

¹ PESTALOZZI, *Gesammelte Werke*, in zehn Bänden, herausgeg. v. Em. Bosshart, Em. Dejung, Loth. Kempfer, H. Stettbacher, Zurich, Rascher Verlag, 1945, ss., Bd. I, S. 525.

² PIERRE BOVET, *Quelques pages de Pestalozzi*, dans *Juventus Helvetica*, Zurich, Litteraria S. à r. 1, Neuchâtel, imp. Attinger, 1943, p. 11.

³ PESTALOZZI, *Werke* in acht Bänden, herausg. v. P. Baumgartner, Erlenbach, Zurich, Rotapfel Verlag, 1944, Bd. I u. II. — Les références se rapportant au I^{er} volume n'indiquent que la page, celles qui se rapportent au II^e volume indiquent la page, suivie du chiffre II (ex. p. 26, II).

⁴ PESTALOZZI, *op. cit.*, p. 81, II.

seul caractère vraiment tragique du roman —, homme dur qui a étouffé en lui tout sens moral et abuse de leur ignorance, de leur crédulité, les excite au mécontentement, les pousse à la boisson, au jeu dans son auberge, les tient tous par les dettes qu'il leur a fait contracter et les poursuit d'une persécution continue. On les voit défiler, souvent l'un après l'autre, tels les personnages d'un film ; projetés tout à coup en pleine lumière sur l'écran, ils s'évanouissent dans l'ombre en attendant de reparaître. On voit se dessiner Léonard, le maçon, homme bon dans le fond, mais sans caractère, qui ne sait pas passer devant l'auberge sans y entrer, s'enivre le soir, dépense tout son salaire, mais, le lendemain matin, est ému jusqu'aux larmes quand il se rend compte que sa femme Gertrude et ses enfants manquent du nécessaire¹. Il y a Jöggli Bär, l'insouciant, qui ne se trouble pas lorsqu'il n'y a rien à manger chez lui, mais qui siffle tranquillement en coupant du bois devant sa maison. Il renoncerait à sa mélodie si gémir ou se tracasser lui procurait du pain, mais comme ce n'est pas le cas, il continue à siffler. Peu lui importe qu'il n'ait pas d'habit entier pour se présenter chez le bailli, il s'y rendra avec ce dont il dispose². Il y a Jöggli Lenk qui attend l'ouvrage, couché sur le banc du poêle, la pipe entre les dents, trouvant tout normal qu'on vienne le chercher là, et qui constate avec une sereine philosophie que si sa famille est sans nourriture, lui n'est pas logé à meilleure enseigne³. Il y a Hans Wüst qui n'a plus une minute de répit depuis que, sur les instances de Hummel, il a prêté un faux serment qui a dépouillé Hübelrudi de sa prairie et l'a ruiné⁴. Il y a l'hypocrite Félix Kriecher qui s'incline jusqu'à terre devant le sous-bailli, le barbier, le meunier, le pasteur, qui fréquente avec une assiduité admirable le sermon hebdomadaire et les répétitions de chant du dimanche soir, mais qui, à la maison, fait une vie d'enfer à sa femme et à ses enfants en les battant comme plâtre⁵. Il y a Marx auf der Reuti qui, pour rien au monde, ne voudrait passer pour indigent et qui invente mille et une fables pour dissimuler sa pauvreté et celle de ses enfants, au plus grand dam de ceux-ci⁶. Il y a le vieux maître d'école, ignorant comme on l'était alors, qui ne sait rien de plus que l'enfant au berceau de ce qu'un être humain doit connaître pour s'en aller avec dignité à travers la vie. Il ne sait pas lire, s'il veut s'y mettre on dirait une vieille brebis bêlante, et plus il y apporte d'application, plus il bêle. Dans son école, il règne une malpropreté telle que l'odeur de la classe vous fait reculer si vous ouvrez la porte⁷. Il y a la Schnabelgriti, la Margot au bec pointu, la femme du vieux grognon que l'on a surnommé l' « Ours ronchon », que la prospérité du voisin exaspère et

¹ *Id.*, p. 11.

² *Id.*, p. 77.

³ *Id.*, p. 80.

⁴ *Id.*, p. 81.

⁵ *Id.*, p. 86.

⁶ *Id.*, p. 91.

⁷ *Id.*, p. 16, II.

qui met son bonheur à colporter tous les cancans¹. Il y a la Speckmolchin, si malveillante qu'elle serait capable de tirer du poison du miel qu'on lui offrirait, et qui d'une mouche vous fait un éléphant². Puis, il y a la bande des satellites de Hummel, prêts à tous les mauvais coups, jurant, sacrant, maudissant tout ce qui revêt un caractère quelconque d'autorité.

Mais il y a encore les autres, tous les autres, les braves, les bons. Il y a le Baumwollenmeyer « Meyer-au-coton », qui a introduit le filage à Bonnal, qui a su résister à Hummel et lui tenir tête³. Il y a sa sœur Mareili, toute de bonté et de bon sens, à qui on confie les sottises que l'on a faites et qui essaie de les arranger⁴. Il y a le Hübelrudi qui, réintégré dans ses droits, pardonnera simplement, généreusement, au sous-bailli et l'assistera à ses derniers moments⁵. Il y a la mère de ce même Rudi, tout honnêteté, et dont l'agonie est troublée à l'idée que son petit-fils, torturé par la faim, a dérobé quelques pommes de terre⁶. Il y a Babeli, radieuse comme le printemps en fleurs, la fille de Christophe qui s'est pendu de désespoir, et dont la fidélité filiale est profondément émouvante⁷. Il y a les enfants, tous les enfants, les pauvres, les miséreux, les mal soignés, les abandonnés à eux-mêmes, il y a ceux sur lesquels veille l'affection de la famille, il y a tous ces espiègles pour lesquels on sent toute la tendresse de Pestalozzi.

Il y a surtout le bailli, Arner, qui a le souci de ses administrés, comme un père a le souci de ses enfants, le pasteur, Ernst, homme de clairvoyance, de dévouement, de patience et de bonté compréhensive ; il y a enfin, dans les dernières parties du roman, le lieutenant Glüphi, ancien blessé de guerre qui séjourne au château, et ses conseils éclairés — car si *Léonard et Gertrude* peint les misères matérielles et morales de Bonnal, il montre aussi comment, habilement guidé, ce village se relève et s'achemine vers la prospérité dans tous les domaines.

Il est impossible, dans le cadre du présent travail, d'étudier tout le plan de réforme que Pestalozzi fait établir aux autorités du village, de faire les critiques que ce plan appelle, d'en souligner le côté utopique, voire même parfois nettement chimérique — mais ne verse-t-on pas fatallement dans l'utopie dès que l'on commet l'erreur de croire à la bonté foncière de la nature humaine, et ne serait-ce pas là, dans la pratique d'ailleurs, il faut bien l'avouer, la grosse tentation de tout éducateur un peu généreux et qui a l'amour de l'enfance chevillé au cœur ? — Il est impossible de dégager tous les éléments, nettement XVIII^e siècle, qui datent si exacte-

¹ *Id.*, p. 61.

² *Id.*, p. 282.

³ *Id.*, p. 425 ss.

⁴ *Id.*, p. 17, II.

⁵ *Id.*, p. 411, II.

⁶ *Id.*, p. 65.

⁷ *Id.*, p. 133, II.

ment ce plan et de souligner les problèmes éternels qu'il soulève et qui, sous une forme propre à chaque époque, se posent à tous les temps. Il faut se borner à remarquer que le succès de cette réforme est dû à l'influence profondément sage, pleine de bonté, mais énergique, de quelques personnages et c'est par là que l'œuvre rejoint la réalité. Nous avons déjà mentionné l'action conjuguée du bailli Arner et du pasteur Ernst : de leurs colloques et, ultérieurement, des entretiens avec Glüphi, sortent ces mesures contre le chômage, la misère, le désordre, la superstition, l'ignorance qui, peu à peu, transforment le village.

Mais — et ceci ressort de toute évidence du récit — s'il est donné à ces mesures d'atteindre leur but, c'est que le terrain a été préparé par Gertrude, la femme de Léonard, le maçon de Bonnal. A l'heure actuelle, où le féminisme revendique si hautement ce qu'il estime être ses droits, il est intéressant d'examiner la part prépondérante que Pestalozzi accorde à l'action de cette femme dans la transformation du village. On citera, en effet, volontiers, les pensées que Pestalozzi exprime sur le rôle de la mère de famille dans ses lettres à Greaves¹ ou dans *Comment Gertrude instruit ses enfants* ; mais il peut être utile aussi de voir la représentation concrète que le pédagogue se faisait de ce rôle. L'influence de Gertrude ne s'exerce pas à la façon de celle de Arner ou du pasteur ; elle n'en est pas moins, à sa manière, très réelle et très profonde. Gertrude ne s'impose pas par des actions extraordinaires, des attitudes qui frappent. Elle est là, tout simplement, donnant toujours à toute situation la réponse qui convient, tranquillement, sans avoir l'air d'insister. On la connaît ainsi dans le village ; le sous-bailli lui-même déclarera : « Elle est vraiment laborieuse et sans bruit² ». Le pasteur lui reconnaîtra aussi cet art de tout faire sans avoir l'air d'y toucher³. Etudions dès lors de près la question : Que révèle *Léonard et Gertrude* sur la façon dont Pestalozzi envisage l'action de la femme ?

Gertrude vit chez elle, mais elle sait sortir de sa maison, lorsqu'il le faut. Ainsi, par elle, Arner est amené à prendre un contact plus étroit avec la misère de son peuple — et c'était bien par là qu'il fallait commencer : — un acte de confiance désespérée de Gertrude lui ouvrira tout à fait les yeux. Accablée de souci, sentant venir la ruine complète, la dissolution de la famille — douloureuse comme la femme de Holbein, telle que nous la révèle le fameux portrait de Bâle —, écrasée par le chagrin, ne pouvant plus contenir sa peine

¹ Pestalozzi, *Mutter und Kind*, eine Abhandlung in Briefen über die Erziehung kleiner Kinder, herausg. von H. Lohner u. W. Schohaus, Zürich, Grethlen & Co, 1924.

² *Id.*, p. 20.

³ *Id.*, p. 58, II.

parce que l'expression angoissée du tout-petit qu'elle tient sur ses genoux porte sa détresse à son comble¹, lorsque Gertrude apprend encore de son mari que la situation est plus grave qu'elle ne l'imaginait, elle n'hésite guère². Il faut, pour l'amour des enfants, aller parler au bailli, et tout lui raconter. Léonard tergiverse ; il ne se sent guère sûr de lui : si sa démarche allait ne pas aboutir, quelle figure ferait-il devant le sous-bailli, son créancier impitoyable ? Gertrude alors se montre de décision claire, nette : « Mon ami, je n'ai encore jamais adressé la parole à quelqu'un qui détient l'autorité ; mais si la misère et la détresse m'amenaient à lui, je le sais, je pourrais dire la vérité en face à n'importe qui³ » ; son parti est pris : « Vas-y ou j'y vais. » Léonard, lui aussi, se révèle : « Gertrude, je ne peux pas ; si tu le peux, mon Dieu, Gertrude, mon Dieu, si tu le peux, va vite chez Arner, dis-lui tout⁴. » Et Gertrude déclare : « Oui, je veux y aller ». Là-dessus, elle ne dort guère ; toute sa nuit est une prière, sa résolution s'affirme toujours davantage et, au petit matin, son poupon dans ses bras — elle ne saurait l'abandonner longtemps —, elle marchera deux heures pour se rendre au château. La dignité de sa présentation se passe de tout commentaire. A la question de Arner : « Que veux-tu, qui es-tu ? », elle donne cette réponse : « Je suis Gertrude, la femme du maçon de Bonnal⁵ ». Le bailli est prêt à l'écouter, car il a remarqué que ses enfants sont mieux élevés que les autres enfants du village. Ils ont l'air mieux nourris qu'eux, et

¹ *Id.*, p. 12 : « ... mais le mercredi avant les Rameaux, comme son mari tardait par trop à rentrer, son chagrin fut trop fort et les enfants remarquèrent ses larmes. « Oh ! mère, crièrent-ils d'une seule voix, tu pleures », et ils se serrèrent plus étroitement contre elle. L'angoisse et le souci se révélaient dans chacun de leurs gestes. Des sanglots inquiets, une surprise profonde, accablée, des larmes silencieuses entouraient la mère, et dans ses bras, le poupon lui-même manifestait un sentiment de souffrance qui jusque-là lui avait été étranger. L'expression toute nouvelle d'inquiétude et d'angoisse du bébé, son regard fixe qui, pour la première fois, sans sourire, se posait sur elle, dur, immobile et anxieux, lui brisa complètement le cœur. » Ne croirait-on pas lire là une illustration de ce qu'écrivit M^{me} Loosli-Usteri : « Il importe avant tout de créer autour de lui (l'enfant) une atmosphère de confiance pour laquelle, dès les premiers jours de son existence, il est extrêmement réceptif... Il réagit corps et âme, avec toute l'extraordinaire sensibilité de sa jeune personnalité à l'atmosphère qui l'entoure. Dès le berceau, son inconscient est infiniment sensible à l'inconscient de ceux qui l'entourent, surtout à celui de la mère, et quand nous parlons d'atmosphère de confiance, c'est au climat familial inconscient que nous pensons surtout... » (M^{me} Loosli-Usteri, *De l'anxiété enfantine*, Revue suisse de psychologie et de psychologie appliquée, 1943, supplément, N^o 3, p. 85.)

² PESTALOZZI, *op. cit.*, p. 15 ss.

³ *Id.*, p. 15.

⁴ *Id.*, p. 15.

⁵ *Id.*, p. 16.

pourtant, il le sait, elle est pauvre. Avec une grande simplicité, elle fait le tableau de leur situation lamentable ; en termes mesurés, objectifs, elle formule sa plainte contre le sous-bailli. Sa confiance en Dieu, sa confiance en l'autorité sont récompensées. Arner sera demain au village et lui promet sa protection. Elle se montre, dans cette scène, telle qu'elle sera toujours, calme, simple, directe, ne se troublant pas, possédée en quelque sorte par le sens du réel : le faible a le droit d'invoquer l'aide de celui qui détient l'autorité, le puissant a le devoir de venir au secours de l'opprimé. Gertrude croit au droit et à la justice, et, parce que, avec une ténacité toute féminine, elle y croit, elle les force à être. D'emblée, elle fait preuve de sa tranquille énergie. Lorsqu'Arner s'enquiert de la façon dont elle est parvenue, non seulement à ne pas entamer les économies de ses enfants, mais à les augmenter, restituant toujours ce que la misère lui a fait leur emprunter, elle répond : « Lorsque l'homme prend une résolution très ferme, il est capable d'un effort plus grand qu'on ne l'imagine ; et Dieu aide dans la détresse extrême, lorsqu'on travaille honnêtement pour son pain, plus que vous ne sauriez le croire ou le comprendre dans votre magnificence¹. »

Le lendemain, Léonard n'est pas là, lorsque le bailli le fait chercher pour lui donner du travail. Elle va, elle, parler au bailli devant tous ceux qui sont réunis autour de lui au cimetière. Elle avouera sans ambages que le travail qu'il veut confier à son mari est pour elle sujet d'inquiétudes : l'église que l'on veut restaurer est trop près de l'auberge ; Léonard est un faible, il se laissera prendre. Seule, de tous les assistants, elle a la tranquille audace de déclarer formellement que, à Bonnal, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il n'y aura qu'un homme, un des plus âgés parmi ceux qui sont là, pour s'enhardir à chuchoter que Gertrude a raison, mais qu'il est impossible de porter plainte contre Hummel². Si Gertrude croit à l'autorité légitime, elle ne redoute pas l'autorité tyrannique. Elle dit en pleine figure au sous-bailli qui prétend avoir été utile à son mari : « Sous-bailli, mon mari est entraîné chaque jour à boire et à jouer dans ton auberge ; pendant ce temps, avec mes enfants, j'endure toute la misère possible à la maison. Voilà les services que tu nous rends et dont nous avons à nous louer³ ! »

Arner fait examiner le rôle de Hummel ; pendant ce temps, Gertrude reprend son Léonard en mains ; elle le connaît à fond, lui si plein d'ardeur quand tout va bien, mais effondré devant la difficulté ; elle sait toutes ses faiblesses — elle n'ignore même pas que opérer avec des zéros dans le calcul de ses devis est pour lui une

¹ *Id.*, p. 17.

² *Id.*, p. 25 ss.

³ *Id.*, p. 21.

grosse complication¹. Mais jamais elle ne se montrera blessante à son égard. Il jouit triomphalement du succès de la démarche de Gertrude ; elle aura beaucoup de peine à lui faire déclarer que, dans une conversation avec le bailli, celui-ci lui a reconnu plus de cœur et d'intelligence à elle qu'à lui. « C'est exprès que tu n'as pas voulu me le dire, toi² ! » mais elle n'insiste pas. Elle se contente de le taquiner gentiment sur ses faiblesses. Le bailli a fait apporter du vin à Léonard lorsque celui-ci est monté au château parler affaires : « Et tu as rapidement vidé la cruche, cela ne fait aucun doute³ ! » Elle sait trop bien que ce grand enfant doit être encouragé par tous les moyens. Aussi, la bonne nouvelle qu'elle a apportée du château sera soulignée par un souper meilleur que celui des autres jours, un souper que Léonard aime bien⁴, et dont le fumet fait monter l'eau à la bouche de Hummel qui vient apporter un message de Arner. Léonard est un sensible qui aime ses enfants ; c'est par là que Gertrude le tient. (On trouverait là par anticipation une application du conseil que Claparède donnera en 1934 dans *Le sentiment d'infériorité chez l'enfant* : il faut faire appel au point fort de celui qu'on éduque.) Lorsque Gertrude incite Léonard à mieux faire, elle ne parle jamais d'elle, mais elle évoque l'intérêt des enfants. Elle sait faire vibrer la corde sentimentale : « Réfléchis, mon ami, à ce que tu éprouverais si, un beau jour, ton Niclas n'avait plus de maison et devait s'engager comme domestique lui qui, déjà maintenant, parle si volontiers de liberté, de son propre foyer ?...⁵ Pourrais-tu vivre, Léonard, et voir ton Niclas, ton Jonas, ta Liseli, ton Anneli, s'en aller chercher du pain chez des étrangers⁶ ? » Elle sait le calmer. Un beau jour, il s'est mis en colère à en être malade, et à perdre tout sens de la mesure⁷. On a accusé ses enfants de « diableries » au sens le plus noir du mot. Ne se répète-t-on pas dans le creux de l'oreille, de commère à commère, qu'ils jouent avec un chat qui doit être noir, qui est noir comme le charbon, qui a des yeux de feu et qui s'agit pendant la prière ? Et tout ce ragot provient de ce qu'innocemment un des enfants recueillis par Gertrude a raconté que, le travail fini, tous s'amusent « à tirer la queue du chat », jeu qui consiste à se placer les uns derrière les autres, à la queue leu leu et à suivre le gamin qui est en tête partout où il lui plaît de conduire sa « queue ». Léonard menace alors Margot au bec pointu de la dénoncer au

¹ *Id.*, p. 57.

² *Id.*, p. 56.

³ *Id.*, p. 55.

⁴ *Id.*, p. 19 et ss.

⁵ Ceci fait songer à ce que dit Ch. Bühler : « Bei ihm (dem 12-13. jährigen Knaben) führt das anhaltend gesteigerte Selbstbewußtsein... zum Konflikt mit den ihn anzweifelnden Autoritäten und anderen Menschen». (CH. BÜHLER, *Kindheit und Jugend*, p. 244.)

⁶ PESTALOZZI, *op. cit.*, p. 14.

⁷ *Id.*, p. 287 et ss.

bailli ; il exige d'elle que, devant chaque maison, elle opère, à haute et intelligible voix, une rétractation formelle de ses calomnies. Au retour de Léonard, Gertrude écoutera sérieusement son récit, sans mot dire, aussi longtemps qu'il lui plaira de parler : lorsqu'il se taira, elle se contentera d'observer très tranquillement qu'elle ne comprend pas pourquoi pareilles bagatelles suffisent à le mettre dans un état que même des accusations graves ne justifieraient pas. Elle l'envoie avec sollicitude se coucher, elle ferme les volets du côté du soleil, afin que ce soit sombre dans la chambre et qu'il puisse dormir plus paisiblement. Quand il est reposé, elle le raisonne en quelques mots, lui montre qu'il devrait, quoi qu'il puisse en coûter à son amour-propre, arranger les choses en les prenant par leur côté comique. Léonard adopte cet avis, mais, dépassant la mesure dans l'autre sens, se montre si nigaud, si maladroit dans ses négociations, qu'il revient à la maison piteusement, après s'être fait fort mal traiter par l' « Ours ronchon ». Gertrude se contente de soupirer : « Aussi, tu ne sais jamais à qui tu as affaire ».

Elle a sauvé son mari, elle l'a ramené dans le droit chemin. Maintenant, en effet, à six heures du matin, il va plein d'entrain à l'ouvrage, mais, avant de s'y rendre, il fait dans la maison cent petits travaux auxquels, autrefois, il n'eût pas prêté le petit doigt¹. Sur le chantier, sa tâche n'est pas toujours facile. Certains de ses manœuvres gâchent la besogne à cœur joie et abîment les fournitures à plaisir. D'autres ne s'en donnent guère, témoin Leemann « qui, la moitié du temps, est à regarder tout autour de lui où les oiseaux volent deci, delà. Et lorsque le sacristain, ou le fossoyeur ou une vieille femme traverse le cimetière, il a tout à coup quelque chose d'extrêmement important à discuter avec eux »². Mais la plupart des ouvriers de Léonard reconnaissent volontiers sa peine. Tout le temps, il travaille avec eux, comme eux, il s'attaque même aux blocs de pierre les plus lourds, entre dans la boue et dans l'eau, là où cela est nécessaire, tout comme l'un d'eux et même avant eux. Comme ils n'ont pas l'expérience de ce genre de travail, il leur montre aimablement et patiemment comment on s'y prend, quels sont les avantages des procédés employés, et ne manifeste jamais aucune impatience même avec les plus maladroits. Jamais il ne lui échappe un : « Toi, imbécile, toi, animal », alors qu'il en aurait eu cent fois le prétexte et l'occasion³. Il aime si bien son métier qu'il se met à y intéresser Niclas, à construire avec lui la tour de Babel dans un bloc d'argile ; bien plus, il lui offre un tablier de maçon et une truelle⁴.

¹ *Id.*, p. 26 ss., II.

² *Id.*, p. 28, II.

³ *Id.*, p. 186.

⁴ *Id.*, p. 31, II. — Léonard ne fait-il pas ici de « l'orientation professionnelle » avant même que M. P. Bovet eût créé le mot pour la chose ?

Mais Léonard n'aurait-il pas été initié par Gertrude à cette façon calme, simple, souple et tranquille de travailler ? Et n'est-elle pas ainsi cause que dans un coin du village règne une atmosphère de travail, où l'on est heureux du gain que l'on pourra rapporter à la maison et où l'on prépare du bonheur pour le foyer ?

Car Gertrude travaille sans cesse. Lorsqu'elle se fait raconter par Léonard son entretien avec Arner, vite, elle saisit un bas et se met à tricoter¹. Son ménage étant en ordre, il faut la voir arriver, vers neuf heures du matin, chez Rudi, le veuf, dont la mère mourante lui a confié les enfants. Tout chez lui est sens dessus dessous, elle lui explique que cela ne peut durer. « Si tes enfants doivent être élevés comme il le faut, tout, jusqu'à et y compris la brosse à souliers, doit être en ordre. Et maintenant, nous ne voulons pas bavarder, mais mettre la main à la pâte. Aujourd'hui, encore avant que le soleil soit couché, il faut que tout change dans cette chambre et qu'on ne s'y reconnaissse plus : la table, les fenêtres, le plancher, tout doit être lavé à grande eau, tout doit être aéré². » En un tournemain, elle fait lever les enfants, leur lave la figure et les mains, les coiffe avec un soin et des ménagements qu'ils ne connaissaient pas, leur fait revêtir leurs habits sans y faire de faux plis et avec plus d'ordre qu'ils n'avaient coutume de le faire. Puis, elle rentre chez elle, revient avec seau, balai, brosses, se met à nettoyer la chambre en montrant à Rudi comment il doit s'y prendre et comment il peut se faire aider par les enfants³. Elle ne s'impose pas ; dès qu'il est au courant de la besogne, elle s'en va⁴. Il faut que le travail se fasse et voilà, il n'y a pas d'excuse à la négligence. « Si pauvre que l'on soit, une femme devrait au moins faire pour son mari et ses enfants ce qui ne coûte rien⁵. » Même activité débordante, mais toujours calme chez elle le samedi matin ; en attendant le retour de Léonard et pour que l'on puisse être tout à lui, elle coiffe les enfants, tresse leurs cheveux, vérifie leurs habits, met la chambre en ordre. Il lui arrive même, ce faisant, de leur enseigner sans peine, sans perte de temps, sans manuel, pour le moment où leur père entrera dans la maison, un chant dont les paroles expriment, sans que les petits s'en doutent, son état d'âme à lui⁶. Certes, la lecture l'intéresse ; mais « quand on fait des livres un usage judicieux, ils doivent être pour une femme comme la robe du dimanche, alors que son travail est la jupe des jours d'œuvre⁷ ».

Mais ce qui compte avant tout, pour Gertrude, c'est l'éducation de ses enfants. Elle sait que les moindres choses ont de l'importance.

¹ *Id.*, p. 54.

² *Id.*, p. 260.

³ *Id.*, p. 263.

⁴ *Id.*, p. 264.

⁵ *Id.*, p. 260.

⁶ *Id.*, p. 52.

⁷ *Id.*, p. 262.

Elle dit à Rudi : « Crois-moi, Dieu le sait, dans la jeunesse, tout tient à des détails. Qu'un enfant se lève demi-heure plus tard ou demi-heure plus tôt, qu'il jette ses habits du dimanche dans un coin, où ils restent pendant la semaine, ou qu'il les range avec soin et propreté dans un endroit donné, qu'il ait appris à répartir exactement le pain, la farine, le beurre dans la semaine, et à se tirer d'affaire avec la même quantité, ou que ne prenant pas garde à cela, il emploie tantôt plus, tantôt moins, sans s'en rendre compte, ce sont là des détails qui, cent fois pour une, font qu'une femme, eût-elle le meilleur cœur du monde, tombe dans la misère la plus profonde en y entraînant son mari et ses enfants¹. »

Elle les connaît si bien ses enfants qu'elle devine le moindre changement qui s'est produit en eux² ; elle les traite chacun selon son caractère, mais toujours fermement, calmement. Gertrude réalise ainsi dans des circonstances très concrètes ce qu'ont enseigné les grands pédagogues de tous les temps, que ce soit saint Benoît, Fénelon, Mgr Dupanloup, et ce que les pédagogues modernes revendiquent comme leur découverte propre. Elle fait de l'éducation « sur mesure » ; elle sait que l'enfant comme tel n'existe pas, mais qu'il y a des enfants, qu'il y a la petite individualité de Niclas, de Lise, d'Anneli, de Heirli, de Griteli, qui doivent être respectées. Elle serait, certes, d'avis que l'enfant n'est pas un petit homme, mais qu'il est un « petit d'homme », un homme en devenir qu'il faut traiter selon le stade actuel de son développement : Niclas ne sera pas averti de la même façon que Griteli, avec lui on peut raisonner et lui montrer les conséquences de ses actes alors qu'au stade de Griteli on n'est guère sensible qu'aux privations matérielles. Elle aussi est d'avis, avec Fénelon et nos modernes qu'il faut punir le moins possible, ne recourir au châtiment que lorsque les autres arguments sont sans effet sur des enfants qui seraient tout de même en âge de les comprendre. Gertrude ne multiplie pas les interdictions, elle montre ce qu'il faut faire pour devenir un grand garçon, une grande fille : avant le siècle de l'enfant, elle fait de l'éducation positive. Ainsi, tous les samedis soirs, on prépare le souper, puis Gertrude sort du bahut les habits du lendemain, tout est prêt pour le dimanche³. On n'a plus de préoccupations et, ensemble, dans une atmosphère grave, recueillie, mais sans tension, on passe en revue tous les événements de la semaine, on rend grâce à Dieu, puis on fait un examen de conscience, on examine les fautes commises surtout en relation avec leurs conséquences. Mais cela n'a rien de déprimant. On prend de bonnes résolutions et on va ensuite courageusement de l'avant. Anneli n'a pas surveillé

¹ *Id.*, p. 261.

² *Id.*, p. 163.

³ *Id.*, p. 111 et ss.

le bébé¹. Or, un tout petit, abandonné à lui-même, peut étouffer. Qu'éprouverait-elle, elle-même, si on l'enfermait dans une chambre, la laissant avoir faim, avoir soif, crier ! Les petits se fâchent aussi, pleurent parce qu'on les laisse sans secours, tant et si bien qu'ils peuvent en subir dommage pour leur vie entière. Et si Anneli n'a pas soin de l'enfant, chaque fois que Gertrude devra quitter la maison, elle sera dans une inquiétude continue. Niclas, lui, est brusque dans ses mouvements, il a renversé la petite Griteli ; bien sûr, il ne l'a pas fait exprès, mais ce n'est pas une excuse et si l'on ne prend garde à rien, on se crée toutes sortes d'ennuis, de difficultés, tel sera le sort de Niclas, s'il ne s'améliore pas². Niclas promet tout ce que l'on veut, mais une demi-heure se passe, et le garçonnet pousse de nouveau si fort sa petite sœur qu'elle se met à hurler. Il faut sévir, ce sera le moyen le meilleur de lui graver les recommandations dans la tête. Aussi, sans phrases et sans souper, Niclas est mis au lit puisque l'affection ne suffit pas à le diriger au grand regret de Gertrude, mais elle ira plus tard dans sa chambre et sur sa promesse renouvelée, elle l'embrassera³. Quant à Lise, la bavarde, la petite femme qui sait tout, qui a toujours une réponse prête aux observations qu'on lui fait, elle parle à tort et à travers, elle raconte au dehors ce qui se passe à la maison⁴. Si cela ne change pas, Gertrude sera forcée d'employer la verge dans son intérêt car, à jacasser aussi étourdiment, on s'attire les pires désagréments. Lise cherche encore à se faire remarquer, elle aime faire des manières. S'il fallait remercier le bailli de son présent, elle n'y parviendrait pas car, elle le sent, elle se mettrait à rire. Et Gertrude de lui dire : « Comment rire, Lise, et encore déclarer par avance que tu ne saurais pas te comporter autrement qu'une sotte⁵ ! » Lise se croit plus fine mouche que tout le monde. Aussi Gertrude se moque-t-elle d'elle : « Tu es vraiment la plus maligne de toutes, Lise, j'ai seulement oublié de te féliciter. Tu fais bien de me le rappeler⁶ ! » La petite Griteli elle-même s'est permis de réclamer sa soupe en faisant une scène. Si cela recommence, elle devra l'attendre plus longtemps encore, à moins que ce ne soit un autre de ses frères et sœurs qui la reçoive⁷.

Mais empêcher de tomber dans les mêmes fautes n'est qu'une partie de la tâche éducative, il faut former au bien. Il faut apprendre la régularité dans le travail. Tous, garçons et filles, filent chaque jour une certaine quantité de coton, ainsi ils peuvent mettre quelques sous de côté⁸. — Et tout naturellement, on songe ici à « l'Arbeitschule » telle que l'entendra Kerchensteiner —. L'ouvrage est contrôlé minu-

¹ *Id.*, p. 115.

² *Id.*, p. 116.

³ *Id.*, p. 121.

⁴ *Id.*, p. 116.

⁵ *Id.*, p. 114.

⁶ *Id.*, p. 158.

⁷ *Id.*, p. 117.

⁸ *Id.*, p. 264.

tieusement : un poids égal de coton filé doit correspondre au poids de coton remis, pas moyen de tricher avec l'ouvrage¹ ! On pourra s'amuser ensuite jusqu'au coup de six heures ; on rentrera et on fera la prière du soir. Mais on est dressé à ne pas se salir, à ne pas se déchirer en jouant. On ne laisse pas tomber ses bas sur ses souliers et ceux-ci doivent être bien attachés. On conseille d'ailleurs à ses petits amis d'en faire autant². Lorsqu'on a un plaisir on ne doit pas s'abandonner sans frein à cette joie, mais il faut penser à Dieu de qui on la tient. Ainsi, ayant Dieu présent à l'esprit, on ne perd pas son égalité et sa tranquillité d'âme et l'on reste heureux. La prière, le soir et le matin, doit maintenir en soi sérénité et calme. « Car qui remercie Dieu ou qui le prie n'est jamais sans retenue dans la joie et sans aucune consolation dans ses soucis³. » Il est aussi de la plus haute importance que l'on soit honnête. Certes, Gertrude comprend qu'un enfant poussé par la faim en vienne à voler ; « mais dérober le bien d'autrui n'aide pas dans la détresse, le pauvre qui commet des larcins double sa misère⁴ », si Dieu exige du pauvre l'honnêteté, il lui donne la force de la conserver ; par l'obligation qu'il en fait, par la misère et par tout ce qu'il doit endurer, il amène le pauvre à la domination de soi qu'il attend de lui⁵. Mais comme elle évite d'accabler le petit Rudeli, elle ne le traite pas de voleur. « Promets-moi de ne plus rien prendre ». Elle l'embrasse : « Tu as une grand'mère qui est si honnête, sois-le comme elle... Vois-tu les voleurs sont si malheureux ! Si tu as faim, viens chez moi, et je te donnerai ce que je pourrai. » Elle lui remplit son sac de fruits secs : « Mon petit, ne prends rien à personne⁶. » Ne croit-on pas lire ici un exemple excellent illustrant un traité moderne de pédagogie curative : ne pas écraser l'enfant par une épithète qui ancre en lui un sentiment morbide de culpabilité, lequel ne tardera pas à se muer en complexe d'infériorité. Gertrude ne néglige pas d'ailleurs l'occasion qui lui est offerte de faire opérer à l'enfant une prise de conscience du réel aussi utile que désagréable : « Tu as mal agi », prise de conscience qui lui permettra dirait-on, en jargon savant, de réaliser une « abréaction ». Elle ne lui retire pas sa confiance, et son affection sera le levier qui soulèvera l'enfant au-dessus de lui-même et le fera repartir avec un psychisme consolidé. Mme Loosli-Usteri soulignerait ici que l'enfant n'est vraiment sauvé qu'au moment où une grande et véritable confiance dans un être supérieur se sera installée dans son âme⁷.

L'éducation est sévère, un brin austère. Mais les enfants ne sont jamais écrasés. Gertrude sait leur épargner les soucis qui dépassent

¹ *Id.*, p. 32, II.

² *Id.*, p. 265.

³ *Id.*, p. 113.

⁴ *Id.*, p. 58.

⁵ *Id.*, p. 58.

⁶ *Id.*, p. 74.

⁷ *De l'anxiété enfantine, op. cit.*, p. 72.

leur âge. Elle s'est toujours efforcée de leur dissimuler ses lourds tracas¹ : elle les fait sortir de la chambre lorsqu'elle prévoit que Léonard va lui révéler toute leur misère². Elle a le pressentiment de ce qu'enseigneront les psychologues d'aujourd'hui, à savoir que, à faire porter par l'enfant à un stade donné du développement des éléments trop lourds pour son psychisme, on risque d'entraver, de gauchir ou de compromettre définitivement son évolution. Gertrude accorde à ses enfants les récréations de leur âge, et quand ils sont au travail, ils ne sont pas malheureux, au contraire, ils s'y livrent avec entrain. Ceci frappe vivement le bailli que le pasteur et le lieutenant sont venus rejoindre chez Gertrude pour voir ses enfants avec ceux de Rudi, les orphelins de mère, tous en train de filer. La scène est exquise³.

Pendant un moment, un silence de mort plana sur la chambre. Les visiteurs ne pouvaient que regarder, regarder — et se taire. Le cœur de Gertrude battait bien fort en raison de ce silence et des marques d'estime qui touchaient au respect que le lieutenant lui témoignait. Les enfants continuaient à filer, pleins d'entrain, ils se regardaient, des rires tout pleins les yeux car ils voyaient bien que les beaux messieurs étaient là pour eux et examinaient leur travail.

Les premières paroles du lieutenant furent pour demander: « Ces enfants sont-ils tous les vôtres ?

— Non, ils ne sont pas tous à moi, dit Gertrude, et elle montra d'un rouet à l'autre lesquels étaient ceux de Rudi, lesquels étaient les siens.

— Et songez, lieutenant, dit le pasteur, que les enfants de Rudi ne savaient pas filer, il y a quatre semaines.

Le lieutenant fixa le pasteur et la femme et dit: « Est-ce possible ? »

— Ce n'est rien d'extraordinaire, répliqua Gertrude, en quelques semaines, un enfant apprend à filer convenablement; j'ai connu certains d'entre eux qui l'ont appris en quelques jours.

— Ce n'est pas là ce qui m'émerveille dans cette chambre, mais quelque chose de tout autre, dit le bailli; ces enfants étrangers à la famille ont pris un air tout différent depuis trois ou quatre semaines que Gertrude s'occupe d'eux, à tel point que, par Dieu, je n'aurais reconnu aucun d'eux. La mort même et la misère extrême étaient inscrites sur leurs visages et cela est si bien effacé que l'on n'en voit plus trace.

Le lieutenant répondit en français: Mais que fait cette femme avec les enfants ?

— Dieu le sait, dit le bailli.

Et le pasteur: « Quand on est tout le jour chez elle, on n'entend rien, on ne voit rien, pas même une ombre qui semble extraordinaire. On a toujours l'impression, à voir ce qu'elle fait, que la première venue pourrait en faire autant, et, certainement, il ne viendra pas à l'idée de la femme la plus commune de ce village que Gertrude fait quelque chose ou est capable de quelque chose dont elle ne serait pas capable elle-même.

¹ PESTALOZZI, *op. cit.*, p. 41.

² *Id.*, p. 43.

³ *Id.*, p. 58, II.

— Vous ne pourriez rien dire de plus pour la faire paraître grande à mes yeux, dit le lieutenant, et il continua : l'art atteint son apogée au moment où l'on pense qu'il n'y en a plus nulle part. Et ce qu'il y a de plus sublime est si simple que des enfants et des gamins pensent qu'ils pourraient faire bien plus que cela.

Et comme les visiteurs parlaient français, les enfants commencèrent à se jeter des coups d'œil et à rire. Heirli et son voisin d'en face se faisaient même l'un à l'autre avec leur bouche : « parlen, parlen, parlen ! »

Mais un simple signe de Gertrude fit tout rentrer dans l'ordre.

Tout en filant, on apprend à lire dans les livres parce qu'on sait travailler sans regarder ses doigts ; on apprend à calculer : on compte ses fils ; si l'on coud, on compte ses points, on les additionne, on les soustrait, on les compte en sautant¹.

Mais il faut surtout faire l'éducation de la charité, et Gertrude le fait par les actes ; chez elle pas de vertu « enseignée », mais la vertu « agie », dirait M. Piaget. C'est déjà le « *learning by doing* ». On ne se contente pas de belles paroles, on prend des résolutions précises, quant à la nature et à la matière de l'acte, « je ferai telle chose », quant aux circonstances de personne, de temps, de lieu, de manière. Et on passe à l'acte. On dirait que Gertrude met en pratique les conseils du P. Lindworsky dans ses études scientifiques sur l'éducation de la volonté, lorsqu'on la voit faire trouver aux enfants eux-mêmes des « motivations » assez prenantes pour qu'elles engagent leur être tout entier. Et elle sait le moyen d'accéder à tout l'être de l'enfant, elle sait, avant nous, que l'enfant est tout affectivité et tout action. Ainsi, les enfants de Léonard, qui ont maintenant leur pain assuré grâce au travail que Arner a fourni à leur père, ne doivent pas oublier ceux qui ont faim, ceux à qui on peut donner son superflu². La question se fait directe : « Niclas, qui donc, à ton avis, souffre le plus de la faim ? » Niclas de répondre : « Mère, c'est Rudeli... » Et Gertrude d'ajouter : « Ne lui donnerais-tu pas volontiers, de temps à autre, ton pain de quatre heures ? » Alors, chaque enfant de choisir un compagnon à qui il en ferait don le plus volontiers. On précise encore : on fera demain cette charité. Mais il faut réfléchir, la manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne : avec de bonnes intentions, on peut être singulièrement maladroit. Il faut s'engager à offrir son pain, sans bruit, sans témoin, afin de ne pas avoir l'air de jouer au grand seigneur devant les gens.

Dans la famille de Gertrude, on est heureux, on s'aime et la meilleure joie des parents, c'est de se trouver avec leurs enfants³. Pareille famille n'assure-t-elle pas un avenir heureux au village ?

Dans le royaume de Gertrude, certes, il est facile de songer aux autres. N'est-elle pas un exemple vivant de charité ? Toutes les

¹ *Id.*, p. 296.

² *Id.*, p. 155, ss.

³ *Id.*, p. 152, ss.

misères la voient arriver de son même air calme et serein, silencieuse, mais secourable. Elle apprend que la mère de Rudi est à la mort ; tout de suite, elle va vers elle, l'assiste, lui promet de s'occuper de ses petits-enfants, reste jusqu'à son dernier moment, se met à les consoler tous, s'occupe de la toilette de la défunte et ne s'en retourne chez elle que lorsqu'elle a fait tout ce qu'il fallait¹. Elle s'assure que Rudi aura un repas pendant qu'il veille sa mère² ; elle lui procure bas et souliers pour l'enterrement³. Elle accueille chez elle les orphelins tous les jours que Dieu fait. Et elle n'a pas peur d'ouvrir son foyer à ces gamins mal élevés parce qu'ils ont été trop longtemps abandonnés⁴. Elle croit à la force de l'exemple, elle croit à cette éducation que la pédagogie allemande appelle *funktional* et qui n'est pas autre chose que le résultat de l'influence du milieu et de toute l'ambiance. Elle connaît la pédagogie du milieu sans l'avoir apprise, elle sait que le milieu peut transformer l'individu. De plus, elle a confiance en ses enfants, et puis, elle est toujours là et elle sait qu'un cœur d'enfant est toujours à prendre. Elle sait la valeur de l'*Erlebnispädagogik*, elle fait, par exemple, vivre ce qu'est la politesse. Elle est courtoise avec les petits sauvages de Rudi, lorsqu'ils s'en vont, après leur première visite, elle les accompagne jusqu'à la porte du jardin, leur recommande de veiller à ne pas tomber en route, de saluer leur père de sa part et les invite à revenir bientôt⁵. Mais elle est ferme, s'il le faut ces enfants recevront la verge comme les siens⁶. Elle aide Rudi à organiser son intérieur, elle crée en lui le besoin de l'ordre, de la propreté — « éducation fonctionnelle » au premier chef⁷ — ; à cause de son influence, il soigne mieux sa personne, il tient mieux sa maison, il achète même des gravures pour orner les murs reblanchis, tant et si bien qu'elle se met à lui chercher une femme⁸.

On la retrouve à l'agonie de la femme du sous-bailli qui, pourtant, les avait acculés à la ruine ; elle essuie la sueur de son front, elle redresse ses coussins, elle la tourne sur le côté gauche, sur le côté droit, elle purifie l'atmosphère avec du vinaigre, elle installe bancs et chaises pour les pauvres que la mourante a fait chercher pour leur demander pardon. La malheureuse ne s'y trompe pas, elle comprend pourquoi les mouvements de Gertrude sont si doux : « Si tu n'y mettais ton cœur, Gertrude, tu ne pourrais certainement pas me retourner de façon à me faire si peu de mal », et elle ne tarde pas à ajouter : « Je

¹ *Id.*, p. 77.

² *Id.*, p. 123.

³ *Id.*, p. 128.

⁴ *Id.*, p. 264 et 296.

⁵ *Id.*, p. 266.

⁶ *Id.*, p. 33, II.

⁷ « L'éducation fonctionnelle est celle qui prend le *besoin* de l'enfant, son intérêt à atteindre un but comme levier de l'activité qu'on désire éveiller chez lui. » (CLAPARÈDE, *L'éducation fonctionnelle*, 1931. Introd., p. 7.)

⁸ PESTALOZZI, *id.*, p. 34 ss., II.

saisis maintenant ce qui m'a manqué toute ma vie¹ ». Bientôt, elle rend le dernier soupir : c'est encore Gertrude qui l'ensevelit².

Mais lorsque les autres n'ont pas besoin d'elle, elle ne s'occupe ni d'eux ni de leurs affaires. Tout le village, un beau jour est sens dessus dessous : Arner va opérer une répartition des droits de pacage. Chacun s'agit, dit son opinion, approuve le bailli, le blâme et, pendant tout ce temps « aucun mot n'échappa à cette femme qu'on aurait pu comprendre de travers, aucun mot qui aurait pu la mettre en cause, faire d'elle un objet de haine ou tout simplement la rendre ridicule »³. Elle n'est pas vindicative. « On doit oublier le mal qui vous a été fait et remercier Dieu de ce qu'il est passé⁴. » Elle pardonne à Hummel : « Ce n'est pas notre affaire de juger ce qu'il mérite ou ce qu'il ne mérite pas, mais ne pas exercer de vengeance, cela c'est notre affaire à nous⁵. » D'ailleurs, le jour où l'on conduira le sous-bailli au pilori, où tout le village sera dans la rue ou aux fenêtres, la demeure de Léonard restera portes et fenêtres closes⁶, personne ne se tiendra devant la maison et Léonard sera seul au travail⁷, ses compagnons ayant été voir le condamné : ni lui, ni sa femme ne veulent humilier par leur présence l'ennemi vaincu.

Mais, si Gertrude est bonne, elle n'est pas sottement bonne. Elle sait qu'il faut se méfier de certaines gens. Le passage du sous-bailli dans leur demeure et ses paroles mauvaises lui laissent une certaine inquiétude⁸. Elle a vu Joseph, l'un des ouvriers de son mari, se glisser à l'auberge, et elle n'augure rien de bon de cette visite, car elle sait qu'on ne peut se fier entièrement à lui ; aussi met-elle son mari en garde⁹. Elle n'approuve pas immédiatement la générosité de Rudi qui veut assurer chaque année à Hummel, devenu misérable, une quantité de fourrage provenant de la prairie qui lui a été restituée — preuve ayant été faite qu'elle lui avait été enlevée grâce à un faux serment prononcé à l'instigation du sous-bailli. Elle estime qu'avant de faire cette promesse, Rudi — qui n'est pas riche — aurait dû être certain que son sacrifice était vraiment nécessaire¹⁰.

S'il le faut, pour rendre service, elle marchera sur sa timidité. Lorsque, enchanté de sa visite aux enfants, Glüphi, le futur maître d'école de Bonnal, l'interroge et lui demande si une école sur le modèle de son atelier serait réalisable, elle réfléchit et déclare ne pas y voir d'impossibilité. Lorsqu'il lui demande de l'aider dans cette entreprise¹¹, elle croit d'abord à une plaisanterie, répond affirmativement,

¹ *Id.*, p. 376 ss. ² *Id.*, p. 382. ³ *Id.*, p. 296. ⁴ *Id.*, p. 25, II.

⁵ *Id.*, p. 188. ⁶ *Id.*, p. 247. ⁷ *Id.*, p. 257.

⁸ *Id.*, p. 25. ⁹ *Id.*, p. 59. ¹⁰ *Id.*, p. 263.

¹¹ On songe involontairement ici que la loi scolaire fribourgeoise ne s'oppose pas à la présence de femmes au sein des commissions scolaires.

puis, lorsqu'elle voit que c'est sérieux, essaie vainement d'échapper au piège, et, sur la demande du bailli : « Vois-tu, Gertrude, tiens ta parole aussi bien que tu le peux, il ne te demandera pas davantage, mais tout ce que tu feras pour lui rendre service, c'est à moi que tu le feras », elle déclare : « Je le veux bien, mais vous voyez ma chambre remplie d'enfants, vous voyez comme je suis attachée ici. Mais s'il s'agit de conseils ou d'aide dans des travaux qu'un homme ne peut, certes, pas comprendre, je connais une femme qui s'y entend mieux que moi, et le temps que, moi, je ne puis donner, elle, elle peut le consacrer. » Et le bailli de conclure : « Arrange-toi comme tu le peux, mais assiste-le¹ ! » Et le beau matin vient où l'école s'ouvre, où Gertrude doit placer les enfants comme si elle était chez elle : elle les installe, les petits en avant, les moyens derrière, les grands au fond, mais elle les occupe tous, les tenant tous en haleine — école active avant la lettre —, aucun des grands n'étant sûr de ne pas être brusquement interpellé : « Toi, continue ! » L'après-midi, elle voit le nouveau maître à la besogne. Tout est en ordre et l'école s'annonce bien². C'est toujours et partout le même thème qui revient : calme, tranquille, faisant ce qui doit être fait à l'heure où cela doit être fait, Gertrude donne à tous une impression de sécurité. Et on ne saurait mieux achever de préciser l'influence de Gertrude sur son mari, sur ses enfants, sur son entourage, qu'en citant les maximes qu'elle se répétait à elle-même : « Se taire sur tout ce qui ne vous regarde pas. — Ne pas ouvrir la bouche sur les sujets que l'on ne comprend pas bien. — Se tenir à l'écart là où l'on parle trop haut ou trop bas. — Chercher à bien apprendre ce que l'on pourrait peut-être utiliser. — Etre avec sa tête et son cœur toujours au bon endroit, jamais à plusieurs à la fois, en tous cas, toujours présent à soi-même. — Servir corps et âme ceux à qui on a le devoir de rendre service et tous ceux que l'on aime³. »

Certes, il a raison, le vieux bonhomme de Bonnal, lorsque, parlant de Gertrude, il dit : « Ainsi, le soleil va son chemin du matin jusqu'au soir. Ton œil ne remarque aucun de ses pas et ton oreille n'entend pas son cours. Mais lorsqu'il se couche, tu sais qu'il se lèvera de nouveau et qu'il continuera de réchauffer la terre jusqu'à ce que ses fruits soient mûrs⁴. »

Une question se pose : « Si Gertrude est si bien une présence, au sens plein du terme, qu'elle est l'appui de son mari, l'âme de sa famille, et que, sortant de sa maison, elle devient la Providence de ceux qui ont besoin d'elle, si elle est si admirablement femme, si vraiment « messagère de civilisation », c'est-à-dire d'atmosphère spiritualisée,

¹ *Id.*, p. 62, II. ² *Id.*, p. 181 ss., II. ³ *Id.*, p. 295. ⁴ *Id.*, p. 297.

si son influence déborde le cadre de son entourage immédiat, pour devenir une influence largement sociale et politique — car, n'a-t-elle pas déclenché, par sa manière d'être et d'agir les réflexions qui ont amené le bailli à son plan de réforme, à cette constitution qu'il veut donner à Bonnal — à quoi le doit-elle ? Si Gertrude est la lumière qui guide en même temps que la flamme qui réchauffe, si elle est la force énergique en même temps que la grâce aimable, la réalité austère et la douce poésie, si elle est le principe inflexible et l'action pleine de tendresse, si elle est l'amour qui comprend, l'amour qui compatit, l'amour qui soulage, comment l'expliquer ?

Nous pouvons être reconnaissants à Pestalozzi de nous l'avoir montré si éloquemment, sans phrases ; c'est parce que Gertrude a en elle la force de Dieu et l'amour sans limite du Père qui est dans les cieux qu'elle est devenue le pilier de sa famille, l'un des piliers du village. Sa religion n'est pas une religion de sentiment, c'est une religion de croyance et d'action. Elle commence sa journée au nom du Seigneur¹ ; lorsque Léonard part pour le travail, elle lui souhaite que Dieu bénisse sa tâche². S'il faut entreprendre quelque chose d'important, faire une communication pénible à son mari, s'en aller trouver le bailli, elle commence par implorer la protection divine³. Lorsque la joie vient, sa première pensée est pour remercier Dieu et les expressions « Dieu merci, Dieu soit loué » ont pour elle une autre valeur que de simples interjections. Elle ne redoute pas la souffrance, elle sait que Dieu aide à la traverser : « Crois-moi, Léonard, Dieu aide si bien le pauvre en secret et lui donne la force et la lumière voulue pour supporter, pour souffrir et pour endurer que cela paraît presque incroyable. Quand tout est passé, quand la conscience est restée en repos, alors, Léonard, on se sent heureux comme en paradis, bien plus heureux que ceux qui n'ont jamais eu aucune difficulté à surmonter⁴. » Elle a la conviction qu'il vaut mieux passer par l'école de la souffrance, de la patience, de la domination de ses passions, que d'être étouffé par le superflu, « car l'homme qui a tout ce qu'il veut devient facilement léger, oublie Dieu et ne fait plus ce qui, pour lui, serait le meilleur, le plus utile⁵ ». Elle sait que le bonheur, ce n'est pas simplement la sécurité matérielle. « S'il ne fallait que le travail et le gain assuré pour rendre les pauvres heureux tout serait vite arrangé. Mais il n'en va pas ainsi. Riches ou pauvres, tous, pour être heureux, doivent avoir la paix du cœur. Et la plupart des hommes parviennent à cette paix bien plutôt au travers de la misère et des soucis que par la sécurité et les joies. Autrement, certes, Dieu ne nous accorderait que des joies. Mais comme les hommes

¹ *Id.*, p. 24.

² *Id.*, p. 169.

³ *Id.*, p. 13, p. 15.

⁴ *Id.*, p. 58.

⁵ *Id.*, p. 112.

ne sont capables de supporter bonheur, tranquillité et joies que si leur cœur s'est habitué à se dominer, est devenu patient, fort et sage après avoir surmonté beaucoup d'épreuves, il est évidemment nécessaire qu'il y ait beaucoup de misères et de tracas dans le monde¹. » La paix de la conscience fait le bonheur, « celui qui s'écarte d'une vie calme, retirée, pieuse n'est jamais heureux dans son for intérieur² », alors que « la terre est un paradis si on cherche la paix, fait son devoir et modère ses désirs »³. Peu importe la place que l'on occupe en ce monde, on peut toujours rencontrer Dieu. « Si l'on a la ferme intention de bien faire, le reste ne compte plus. L'un a la voix forte, l'autre l'a faible, cela n'a pas d'importance : l'usage que l'on fait de sa voix, cela seul signifie quelque chose. Mon ami, les larmes ne sont rien, tomber à genoux, ne veut rien dire ; mais la résolution d'être loyal et reconnaissant envers Dieu et les hommes, cela c'est tout. L'un a le cœur vite attendri, l'autre est moins facilement ému, tout comme un ver se traîne lourdement, l'autre plus aisément dans la poussière. Mais si ta résolution est pleinement sincère, tu Le trouveras, Lui, qui est le Père de tous les hommes⁴. » Son rôle tout simple, tout modeste lui suffit. « Peut-être, autrefois, aurais-je été heureuse de m'entendre louer, personne ne l'a fait alors. Aujourd'hui, je n'y tiens plus. Si je puis te faire sur le foyer de la soupe comme tu l'aimes et si tu arrives à la maison avant qu'elle soit allée au feu, vois-tu, j'ai tout ce que je puis me souhaiter au monde⁵. »

Pourrait-on nier après cela que *Léonard et Gertrude* occupe une place à part dans les romans idylliques de l'époque ? On y pleure beaucoup, c'est vrai. On y est souvent très ému et les larmes coulent abondantes comme au siècle de Jean-Jacques et de la Révolution. Mais les détails précis, matériels parfois, les peines et les joies réellement de chaque jour, les difficultés quotidiennes font de cet ouvrage, grâce à la figure de Gertrude, une véritable tranche de vie, non pas réaliste peut-être, mais en tous cas profondément humaine, un ouvrage dans lequel la pédagogie, loin d'être quelque chose d'artificiel, une pédagogie pour la pédagogie, une création de spécialistes en marge de la vie, semble faire corps avec l'existence, s'y insérer, y avoir son sens plein, y prendre son point de départ et y trouver sa fin.

L'étude approfondie du caractère de Gertrude, en effet, montre en elle une des figures les plus vivantes, les plus attachantes, les plus reposantes de toute la littérature populaire. On peut la définir d'un trait : Gertrude est la femme qui est pleinement elle-même, parce qu'elle a accepté complètement, sans jamais se reprendre,

¹ *Id.*, p. 59.

² *Id.*, p. 154.

³ *Id.*, p. 54.

⁴ *Id.*, p. 123.

⁵ *Id.*, p. 25, II.

la place qui est la sienne en ce monde ; parce que du même coup, elle a accepté, avec toutes les conséquences et tous les devoirs qui en découlent, les perspectives qui, de cette place, s'ouvrent devant elle, à l'époque où elle vit, dans son milieu, dans le cercle étroit de sa famille, dans le cercle plus large de son village. — En termes dont le sens lui échapperait sans doute, on pourrait dire que Gertrude a accepté pleinement d'être personne dans la société, ne séparant pas arbitrairement l'exercice de ses droits de celui de ses devoirs, mais vivant cette formule austère que l'on n'a fondamentalement qu'un droit : celui de faire son devoir, tout son devoir, dans toutes les modalités, personnelles, sociales, religieuses qu'il revêt. — Gertrude est pleinement elle-même parce qu'elle a accepté encore les perspectives qui s'ouvrent au-dessus de sa place ici-bas et qui lui permettent de faire entrer l'éternité dans le banal quotidien. Elle est force et sérénité parce que, tout en vivant tout entière dans chaque minute du temps, elle vit au-dessus du temps ; elle est tout cela, affirmerait Mgr Dévaud, parce qu'elle a prononcé le plus joli mot qu'on puisse dire au bon Dieu : à tout ce qu'il lui a demandé, elle a répondu *oui*. Gertrude est la femme qui sera pleinement éducatrice, au sens le plus étroit comme au sens le plus large du mot, parce que, s'étant retirée d'elle-même pour laisser venir Dieu en elle, elle pourra donner Dieu aux autres. Telle est la leçon qu'elle nous enseigne. Et ce message de Gertrude est peut-être le message le plus pressant parmi ceux que Pestalozzi, en ce deuxième centenaire de sa naissance, nous adresse à nous, gens de ce XX^e siècle désagrégé, désorganisé, désaxé, et si profondément malheureux.

LAURE DUPRAZ.

Examens de fin de cours complémentaires

8^e arrondissement. — Broye

Estavayer : lundi 25 mars, à 7 1/2 heures.

Cugy : lundi 25 mars, à 14 heures.

Domdidier : mardi 26 mars, à 7 1/2 heures.

Domdidier : mardi 26 mars, à 14 heures (cercle de Cousset).

Aumont : mercredi 27 mars, à 1 1/2 heures (cercle de Surpierre).

Société des institutrices

Groupe de Fribourg. — Réunion, jeudi 28 février, à Gambach, à 2 h. Goûter, productions en l'honneur de carnaval.

Groupe de Romont. — Réunion, jeudi 14 mars à 2 h., salle de M^{me} Clerc, causerie de M. le Directeur Marmier, élection, divers.

Groupe de la Gruyère. — Réunion au Pâquier, jeudi 21 mars, causerie de M^{me} Dupraz.